



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
VB et XA, B, C.

Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

MÉMOIRE

Après l'instauration d'une journée commémorant "la rafle du Vel d'Hiv." du 16 juillet 1942

M. Serge BARCELLINI, ancien Délégué à la Mémoire et à l'Information Historique du Secrétariat d'Etat, a retracé récemment, à Bruxelles, l'histoire de la Journée de la Déportation (Congrès international de la fondation Auschwitz de Bruxelles).

Le Journal des Combattants n° 2301 du 6 février dernier a publié inextenso le texte, dense et fouillé, ô combien, de cette histoire qui recoupe un demi-siècle de vie nationale, dans la diversité et le déchirement du combat politique — et son retentissement sur les victimes de la guerre 1939-1945.

Il n'est pas dans notre intention de reproduire ici dans son intégralité l'étude de M. BARCELLINI — que chacun peut se procurer au Siège du J.D.C., 80, rue des Prairies, 75020 Paris —, mais de vous en faire lire la conclusion.

A sa lecture, on constatera les dangers qui menacent le souvenir authentique des événements liés à cette période de notre histoire. Le politique, ressuscité par la nouvelle génération, celle des petits-fils, s'empare de l'histoire pour le mettre au service de son combat : « aujourd'hui, la France divisée règle ses comptes avec son passé. L'Etat de Vichy remplace le III^e Reich dans l'opprobre populaire ».

La dérive est inquiétante, mais nous ne nous laissons pas entraîner dans cette voie. Nous entendons continuer à honorer les morts de la guerre pour leur sacrifice, non à les faire servir pour une préférence —, si fondée fut-elle...

Et nous souhaitons que les responsables politiques de demain, quels qu'ils soient, sachent résister à un entraînement dont les conséquences ne pourraient être que la division « in aeternum » des Français sur la Mémoire de la période 1939-1945.

J. TERRAUBELLA.

● 1992. — Sur les décombres des idéologies d'espérance, croît une idéologie nouvelle : celle des droits de

l'homme. Une idéologie dans laquelle se dilue déjà la mémoire de la déportation, « Auschwitz » est devenu le symbole des droits de l'homme. Un symbole auquel l'UNESCO a donné sa sanctification.

La tentation est grande pour certains de diluer la mémoire de la rafle du Vel d'Hiv dans la « journée internationale pour l'élimination de toutes les formes de discrimination raciale ». Le désir est patent enfin chez d'autres de faire évoluer la « journée nationale des héros et victimes de la déportation » vers une journée nationale, voire internationale des droits de l'homme.

● 1992. — Sur les décombres des idéologies politiques de la France d'hier, ressurgit la traditionnelle guerre franco-française. Vichy succède à la Révolution comme commun diviseur des Français. Hier, la France gaullienne et communiste rassemblée surveillait l'Allemagne dont il fallait freiner le retour en puissance — pour le parti communiste — ou ensermer ce retour dans un carcan franco-allemand ou européen — pour le Général de Gaulle. La loi du 14 avril 1954 consacrant le dernier dimanche d'avril au souvenir des victimes de la déportation et morts dans les camps de concentration du III^e Reich au cours de la guerre 1939-1945 est fille de ce temps là.

Aujourd'hui, la France divisée règle ses comptes avec son passé.

L'Etat de Vichy remplace le III^e Reich dans l'opprobre populaire.

Dans les exposés des motifs de la proposition de loi de M. Jean LE GARREC, les termes de Vichy, Pétain et Etat Français reviennent vingt fois, les termes de nazis et d'allemands, six fois.

Cette guerre franco française se fixe autour de la mémoire juive — une mémoire qui va au-delà de la seule déportation.

Dans la proposition de loi de M. Jean LE GARREC, les termes juifs et antisémites reviennent seize fois.

ÉVASION

Début juin 43, au cours d'une manœuvre sur le quatrième chantier, un copain à Charles, du nom de Colombo, découvre avec stupeur dans un wagon en provenance d'Allemagne, une tête humaine émergeant d'un tas de charbon, une tête toute noire avec des yeux qui semblent bouger derrière des paupières à demi fermées.

Le wagon est tout de suite poussé jusqu'au taquet ; heureusement, le bahnhof de service n'est pas là. On dégage l'homme, il porte des habits de couleur kaki ; pas de doute, il s'agit d'un prisonnier évadé. Il respire encore et, après avoir réussi à boire quelques gorgées de café, il arrive à articuler ces mots : « Il y en a encore cinq dessous. »

Charles croit que les autres évadés se trouvent sous le wagon, mais non ! Alors ? Ne seraient-ils pas enterrés dans le charbon ? On n'ose y croire.

Colombo se penche sur le rescapé et lui demande : « Où sont tes copains ? »

L'évadé, d'un geste las, indique la caisse du wagon et articule : « Ils sont là-dedans... »

— Dans le charbon ? dit Charles.

L'homme en kaki fait un signe de tête affirmatif.

— Ma parole, dit Colombo, ils doivent être foutus.

Les deux hommes se précipitent, ils escaladent le wagon, mais au moment de sauter sur le combustible, ils réalisent qu'ils vont peut-être écraser les corps qui se trouvent, ils l'espèrent, encore en vie.

En scrutant bien la surface du tas, Charles aperçoit un tuyau qui émerge ; il a tout de suite compris : — En voilà un ! lance-t-il à Colombo.

— Où ?

— Là, sous le tuyau qui lui sert à respirer.

Nerveusement, mais avec précaution, les deux hommes s'emploient à enlever les morceaux de charbon pour dégager tout au moins la tête du prisonnier ; elle est là, presque en surface. Soudain elle bouge ; Dieu merci, l'homme n'est pas mort, il est dégagé.

Colombo est parti chercher du renfort, il revient avec trois cheminots sans avoir éveillé l'attention des bahnhofs. Les quatre autres prisonniers, repérés grâce à leurs tuyaux, sont vite dégagés, eux aussi sont encore vivants mais ils sont très faibles et dans l'impossibilité de se mouvoir. On arrive à leur faire boire un peu de café.

C'est pas le tout, dit Charles ; il faut les conduire en lieu sûr.

Il se trouve que le Maire du pays, M. Level, dirige une ferme située en contrebas et à deux pas du quatrième chantier.

Le premier magistrat se trouve justement chez lui et, alerté, il prend les dispositions nécessaires qui s'imposent, et c'est ainsi que les six prisonniers français, après avoir été transportés dans une grange, reprennent leurs esprits en buvant du lait, mangeant des œufs et autres produits de la ferme, se retapent lentement en dormant paisiblement dans la paille. Et pourtant, le Maire loge chez lui un officier allemand...

Le docteur Français vint leur rendre visite périodiquement, il leur faudra trois semaines pour récupérer leurs forces. Les fugitifs racontent avec moult détails leur incroyable périple. Partis de Francfort sur l'Oder où, dans un kommando, ils devaient manier la pelle et la pioche durant de longues journées, ils avaient choisi le rail, et c'est enfermés dans un wagon à bestiaux qu'ils gagnèrent la gare de Cottbus où ils furent découverts. Ils réussirent à prendre la fuite et ne durent leur « liberté » qu'en se mélangeant à d'autres prisonniers attachés à un kommando voisin.

De là leur est venue l'idée de gagner la France en procédant par étapes, de kommando en kommando, en choisissant bien sûr si possible des détachements assez importants qui leur seraient communiqués à chaque halte. De Cottbus, ils gagnèrent Wittemberg, sur les boggies des wagons ; ils gagnèrent ensuite Magdebourg, puis

**TU VIENS,
VOUS VENEZ
A VINCENNES
LE 15 AVRIL ?
Alors, VITE,
INSCRIVEZ-VOUS !**

● AU BUREAU, rue de Londres,
ou
pour ceux de ULM, s'ils le désirent,
● CHEZ Lucien VIALARD.
SANS TARDER !

Entre la loi du 14 avril 1954 et la proposition de la loi Le Garrec, il existe une différence fondamentale.

La première s'inscrit dans l'histoire d'un Etat-Nation qui commémore son histoire nationale en opposition aux autres Etats-Nations.

Elle s'inscrit dans la longue tradition des lois commémoratives de la République combattante. 1919 : Journée des morts pour la France le 2 novembre. 1920 : Fête de Jeanne d'Arc (celle qui avait « bouté » les anglais hors du royaume). 1922 : Journée du 11 novembre. 1981 : Journée du 8 mai.

La seconde s'inscrit dans l'histoire d'une Nation déchirée qui commémore son déchirement. Mais, si cette nouvelle bataille de commémorations n'était qu'un faux semblant ? Une bataille de mots dans une France qui lit moins.

● 1992. — Chaque week-end, les français sont sollicités pour une nouvelle fête : fête de la musique en juin, journées du patrimoine en septembre, fureur de lire en octobre, musées en fête en octobre, mois de la photo en novembre. « Paris devient la capitale d'une France qui, à son exemple ou sous son impulsion, se transforme en parc monumental de loisirs. Une religion d'Etat » nouvelle — si différente de la Flamme du Soldat Inconnu sous l'Arc de Triomphe — se développe. Une religion boulimique qui tend à conquérir tous les dimanches de notre calendrier. C'est ainsi que fut annoncé en 1991 la création d'une nouvelle fête « photofolie » le dernier dimanche du mois d'avril chaque année.

Un dimanche qui se partagerait désormais entre carnaval « photofolie » et carême — la déportation !

Devant la pression des associations et du Ministère des Anciens Combattants, le Ministère de la Culture fit marche arrière.

Combien d'année encore, l'Etat culturel reculera-t-il devant l'Etat Mémoire ?

S.B.

Brunswick et Hanovre, toujours sous les wagons, le corps bien enroulé dans la capote, un béret bien enfoncé jusqu'en dessous des oreilles, tête en avant, regardant défilier les traverses des voies.

En ville, le prisonnier français n'est pas remarqué du fait que beaucoup y sont occupés à divers travaux, sans être accompagnés. Les évadés arrivaient donc, tant bien que mal, gagner le kommando dit « de la ville ». Là, ils étaient hébergés durant un jour ou deux, ils étaient alimentés, passaient à la douche et reprenaient le chemin en direction d'un centre de triage. Le plus difficile, la nuit, était de repérer une rame en partance vers l'ouest et de s'installer, soit sur les boggies, soit dans les vigies de certains wagons. De Hanovre, ils gagnèrent par le même procédé Francfort sur le Main distant de 300 km. Là, l'un d'eux, exténué, fut découvert par un bahnhof ; ce dernier devait être francophile car, non seulement il n'alerta personne, mais en plus il fit cadeau du contenu de sa musette au prisonnier et lui indiqua un autre train en partance pour Coblenze.

La chance était avec les fugitifs qui gagnèrent ainsi la Rhénanie sans encombre par les mêmes moyens. Là ils durent attendre quatre jours dans le kommando de la ville avant de dénicher, grâce aux camarades prisonniers, un train de voyageurs en formation pour Sarrebrück. Ils parvinrent, une fois encore, à se glisser sur les boggies des wagons et gagner la capitale de la Sarre.

Là, l'un d'eux fut découvert par un « visiteur ». Heureusement, c'était la nuit et les six hommes réussirent à s'enfuir, ils se retrouvèrent, toujours dans les voies, à proximité d'un chantier où des ouvriers étaient occupés à charger de la houille dans des wagons. Chance inouïe encore : les wagons faisaient partie d'une rame en partance pour la France et les ouvriers n'étaient autres que des prisonniers de guerre français, et ce sont ces derniers qui, après avoir été sollicités et suppliés, acceptèrent « d'enterrer » nos six évadés. On sait le reste.

Le maire, M. LEVEL, ne peut garder plus longtemps les évadés, on le comprend, il est très mal placé. Aussi, il va trouver Charles qu'il connaît parfaitement bien et chez qui il est sûr de trouver une solution. Le mécanicien y a déjà pensé, il s'est déjà mis en cheville avec un passeur, un certain Georges domicilié à Frémerville, petit village de la Woëvre, un homme débrouillard, sûr, qui a déjà fait ses preuves.

Et c'est ainsi qu'un matin, de bonne heure, les six évadés sont installés dans une charrette, allongés sur le foin ; c'est justement l'époque de la fenaison. Quelques bottes supplémentaires les dissimulent à la vue des éventuels curieux ; on attèle un cheval. Charles qui a déjà été dans la culture, prend les rênes, et le véhicule part en direction de Frémerville qu'il atteint sans encombre deux heures plus tard.

Extrait de « Charlot tête de pioche », de notre camarade René BARBAUD.
Un très beau livre.

Modernité...

De toutes nos institutions, le système scolaire aura été le plus bousculé depuis un quart de siècle. On ne compte plus les réformes qui, sous couleur de progrès et d'adaptation, ont perturbé les chères têtes blondes et brunes de nos villes et de nos campagnes — et celles de leurs parents affolés...

Dans une remarquable étude, « Les suppressions inconsolées », publiée par « Maintenir », le mensuel des stalags XVIII (n° 286), André BOUSSIN retrace avec beaucoup de nostalgie les suppressions successives du Certificat d'Études, des Ecoles primaires supérieures, des Ecoles normales d'instituteurs et du jeudi...

Nous reproduisons ici la partie de son étude qui a trait à la disparition de ce jour sacré entre tous au temps de notre enfance écolière. L'art de dire d'André BOUSSIN y est tout entier de finesse et d'à propos.

J. T.

Écoutons-le :

Autre suppression qui, à la vérité, ne s'imposait pas. Celle pour l'écolier, du jeudi. Il coupait en deux la semaine. Et c'était bien ainsi. Il avait été prévu là dès l'organisation de l'école publique pour permettre à l'enfant de recevoir l'enseignement religieux selon le choix des parents. Sans doute quand arrivait le mercredi après-midi l'élève était-il fatigué, énervé, mais le maître savait dans l'aménagement de son emploi du temps, remédier à une certaine agitation et à un manque légitime d'attention en prévoyant pour ces dernières heures des disciplines plus attrayantes exigeant moins d'effort. Cela n'impliquait nullement qu'on dût abandonner le jeudi au profit du mercredi et du samedi après-midi... Ce nouvel état de choses n'a pas manqué de réveiller d'anciennes querelles depuis longtemps apaisées.

Le jeudi, c'était pour l'enfant, une fois accomplies ses obligations religieuses, le jour aux longues heures de détente, le jour des distractions choisies. C'était pour lui quelque chose de sacré. Il se sentait ce jour-là parfaitement indépendant et pouvait laisser libre cours à sa rêverie. C'était le jour de sa liberté : il n'avait plus de contrainte qu'exigeaient l'école et la famille. Aujourd'hui, je vois l'écolier du mercredi dans des cars filant vers des stades, des piscines, et pour des excursions plus ou moins lointaines ou des garderies. Il est « embrigadé » dans une foule de communautés et d'activités — dont nous ne saurions certes méconnaître les mérites —. Mais que devient sa vie intérieure qui pour l'être humain dès son jeune âge, demeure capitale et petit à petit affirme sa personnalité ?

Et puis quelle somme de poésie n'était-elle pas contenue dans ce vocable : jeudi porteur de tant de sensations, d'impressions, d'enchantements et de rêves ? Pour tant de générations d'écoliers qui en ont gardé au fond d'eux-mêmes un souvenir ému et ébloui.

Il me revient souvent à l'esprit au cours de mes pensées vagabondes la fin des *Harmonies viennoises*, roman de Jean Cassou (1926), en laquelle sont serries ces lignes (il s'agit d'un petit garçon et d'une petite fille qui viennent dans un salon d'interpréter au piano une sonatine d'Anton Diabelli...) : « Une ivresse les envahit parce que ce soir-là il y a beaucoup de grandes personnes à dîner, ou parce que demain, c'est jeudi et qu'ils auront un éternel après-midi dans le jardin... »

Un éternel après-midi dans le jardin ! Oui toutes les délices, tout le charme, tous les éblouissements du jeudi, où le temps s'est immobilisé... sont contenus dans ces mots : un éternel après-midi dans le jardin !

Remplaçons dans le texte ce mot de jeudi par... mer-

credi. Toute poésie en serait absente. Le poète ne l'aurait pas employé.

Oui, ce n'est pas sans une amère consternation que nous avons d'année en année assisté à ces frustrations. Impuissants que nous sommes devant la transformation des sociétés. Mais qu'on nous permette malgré tout d'exprimer notre désappointement face à la fermeture, ici et là, trop souvent, de l'école du village. Nos amis les artisans manquent d'avoir été soutenus et aidés, nos hommes de la terre victimes d'un remembrement intensif et d'une mécanisation à outrance, ont déserté les villages... qui se meurent. Les battants du portail de la petite école ne délivrent plus le soir, têtes blondes et têtes brunes qui s'égaillaient joyeusement comme volée de moineaux.

Les enfants qui demeurent sont transportés le matin vers une école plus ou moins lointaine.

C'est un peu de l'âme du village qui a disparu avec l'absence des enfants.

Le 1^{er} octobre 1990.

André BOUSSIN.

LE RAPPORT MORAL ET LE RAPPORT FINANCIER 1992 PARAITRONT DANS LE PROCHAIN NUMÉRO

Les horreurs de la guerre

Le roman « Compagnon de Labour » est dû à la plume de notre camarade Jean ROBINET du stalag VIII C, dont nous avons déjà publié plusieurs chroniques. Son livre offre la particularité d'avoir été écrit en captivité de juillet à août 1943 pour être publié trois ans plus tard aux Editions Flammarion. Il a été régulièrement réédité depuis et se trouve encore aujourd'hui en librairie.

Le dernier chapitre, non romancé, du livre, porte en titre « Les Chevaux de la Guerre », il aurait pu s'appeler « A la Gloire des Chevaux ». En une trentaine de pages Jean ROBINET raconte sa mobilisation en 1939 au 28^e régiment d'artillerie hippomobile, le déroulement de la campagne, la dure vie que l'on fit mener aux chevaux, toujours sollicités, brusqués, peu ou mal soignés et enfin, sa capture en 1940.

En voici un extrait :

« Juin 1940. — Et voilà qu'ils arrivent (les Allemands) avec des canons anti-chars... et ils ne se gênent pas. C'est alors que l'on voit des hommes, touchés en plein, coupés en deux, la tête et les épaules à gauche, le reste un peu plus loin, rougissant l'herbe du fossé. Des chevaux aussi sont tués, des attelages fuient... une bête trébuché, tombe, ses cinq compagnes l'ignorent dans leur épouvante. Traînée, roulée sur les cailloux, ses flancs s'arrachent, ses membres se brisent, son ventre s'ouvre et ses entrailles se répandent sur le chemin.

« Débandade, désastre sans nom, au milieu duquel les gradés impuissants, les hommes qui ne peuvent rien, ont les larmes aux yeux. Voir ça chez nous, notre armée, nous-mêmes ! Ah ! que les cœurs sont serrés !

« Pourtant il faut fuir, fuir à tout prix, il n'y a pas d'autres saluts. Des grappes humaines — car les gens sont fourbus —, s'accrochent aux quelques caissons, aux quelques véhicules qui passent, qui peuvent gravir la côte. Il y a des hommes sur les porteurs, sur les sous-verges, parfois plusieurs sur le même cheval : « Attends-moi, monte-moi... » crie désespérément un écopé. D'aucuns se cramponnent aux queues des montures.

In Memoriam Paul DUCLOUX

Paul DUCLOUX a perdu son dernier combat contre le mal qui, depuis de très longues années, l'accablait. Il est mort le 17 février dernier, dans des souffrances qui ne lui ont laissé aucun répit. Jusqu'à la fin il a lutté avec toutes ses forces physiques et morales, mais la maladie implacable a eu raison de lui. Comme toujours dans ces cas-là...

Pour attendue qu'elle fut depuis ces derniers mois, la nouvelle de sa mort a affecté tous ses amis, ceux de l'Amicale étaient nombreux. Car Paul DUCLOUX était un amicaliste fervent, une figure P.G. connue et appréciée à l'intérieur et à l'extérieur de l'Association. Son dévouement, son esprit d'entreprise, sa camaraderie, son entière disponibilité lui valurent un immense capital de sympathie tant en France qu'en Allemagne.

Ceux qui l'ont vu à l'œuvre au plein fort de son activité, ceux aussi qui l'ont suivi et soutenu — les mêmes, souvent — dans les épreuves sans nom qu'il eut à supporter au cours de ces dernières années, n'oublieront pas l'homme Paul DUCLOUX.

Je ne l'oublierai pas non plus, moi qui n'attendais jamais en vain sa chronique pour boucler le journal, accompagnée chaque fois d'une longue lettre où il me disait ses difficultés, ses espoirs, et parfois, quand il croyait avoir gagné contre le mal, sa joie et son bonheur. L'envie de vivre pleinement le reprenait, il évoquait avec goût sa bibliothèque et surtout son violon d'Ingres : la peinture. Car, on ne le sait peut-être pas assez, il avait du talent. Le pinceau et les couleurs, le fusain faisaient son bonheur. Des galeries d'art lui avaient entrouvert leurs

la guerre

« Ah ! nos chevaux !

« De quelle autre importance aujourd'hui est le butin que seuls vous pouvez ramener à la grange ! Ce n'est plus le pain, c'est le sang même de vos maîtres, le sang du pays. »

En conclusion Jean ROBINET aurait pu écrire ce qu'il confiait à un journal quelques années après son retour de captivité :

« L'ennemi arrive, arrive. Il pullule derrière le bois. Nous sommes submergés, notre défense est dérisoire, c'est une folie. Les officiers le comprennent : « Il faut nous rendre ». Cependant un jeune lieutenant, le baron de

TURCKEIM, saute en selle et crie aux hommes, en étendant le bras vers le sud :

« Les gars, pour ceux qui veulent se sauver, voilà la direction. Moi je ne me rends pas. Il éperonne son cheval. Mais à peine s'est-il élancé qu'il écarte les bras et s'écroule avec sa monture. Il était mort.

« Atterrés, douloureux, la misère au cœur, nous avons remis nos pauvres armes et pensé nos blessés. On nous conduisit de l'autre côté du bois : la captivité était commencée. » Fin de citation. (Cf. « Le Journal des Français », supplément du Journal de la France n° 107 — « Les Français racontent « leur » guerre ».)

Merci à Jean ROBINET de nous avoir autorisé à reproduire les passages ci-dessus.

P. D.

Mots croisés n° 486 par Robert VERBA

HORIZONTALEMENT :

I. - Elles peuvent être légales, sociales et même douces. — II. - Ajoutant à ses propos du dénigrement ironique. — III. - Perdant, minable, raté. - Fleuve de la Provence. — IV. - Unité de quantité d'énergie. - Étété. — V. - Des dorures rien qu'au milieu. - Délassement. — VI. - On y extrait du cachou. - Encore ! — VII. - Nommé en sens contraire. - Petite terre. — VIII. - Ce qui t'appartient. - Virgile en a fait son héros. — IX. - Complètement délaissées.

VERTICALEMENT :

1. - Lui fait subir des tas de maux avec violence. — 2. - Inspirais de l'aversion et du mépris. — 3. - Personnes qui veillent à ne pas gêner les autres. — 4. - Ville des Pays-Bas. - Suivant le cas, on y va pour se distraire ou rêver. — 5. - Retirer de la crasse. — 6. - Pronon. - Nécessaire à l'instrument pour effectuer un labour. - Pronom étranger. — 7. - Aérogليس. — 8. - Est irrésistiblement attirée vers celui dont elle a rêvé. — 9. - Elles le sont à cause du IX horizontal.

Solution en dernière page)

portes. En lui, les richesses de l'homme et de l'artiste étaient naturellement réunies, pour le plus grand profit de ceux qui l'ont connu et approché. Mais chacun de nous regrettera P. DUCLOUX, P.G.

A M^{me} DUCLOUX et à sa famille, l'Amicale tout entière et la Rédaction du « Lien » adressent leurs sincères condoléances, et les assurent de leur amitié.

J. TERRAUBELLA.

Georges MICHOLET-COTÉ

Parmi les anciens des kommandos d'Ulm et de Tuttlingen (en particulier ceux de la Schokoladenfabrik Storz), certains se souviennent de Georges MICHOLET-COTÉ.

Il n'était pas de ceux qui passent inaperçus. Sa haute taille, sa personnalité, sa parole volontiers sentencieuse faisaient qu'il ne se laissait pas oublier. Né à Londres en 1915, mort à Bruxelles le 21 janvier 1993, il était un bon Français, mobilisable dans notre armée. Mais il était en même temps un bon Européen. Diplômé d'Oxford, bilingue dès sa petite enfance, ayant ensuite, au cours de ses études, ajouté l'allemand à ses deux langues « maternelles », il eut ensuite la possibilité de se familiariser avec d'autres langues européennes, ayant passé le plus clair de sa vie professionnelle comme fonctionnaire à Bruxelles de la Communauté Economique Européenne, dans un service spécialement chargé de l'assistance économique aux pays de l'Asile du Sud-Est, service dont les cinq membres et le secrétaire appartenaient à six nationalités différentes. Européen par profession, mais d'abord par conviction, il demanda par testament que son corps soit incinéré et que ses cendres soient jetées au large dans la Manche entre la Grande-Bretagne et la Belgique, comme pour faire un trait d'union entre le pays de sa nais-

sance et celui de sa mort, et plus encore comme un lien symbolique entre deux nations européennes. Une Messe d'adieu réunit en banlieue parisienne son épouse Madeleine, ses trois enfants, des parents et amis, et quelques anciens du V.B. sous les yeux desquels ces lignes tomberont peut-être. Pour moi, j'appréciais sa grande culture, son esprit toujours en recherche, son humour parfois caustique. Mais surtout il était mon ami. Et qui peut dire pourquoi on devient ami de tel ou tel parmi ceux avec lesquels on vit ? L'amitié comme l'amour ne s'explique pas. Elle a ses joies, mais aussi ses exigences. Je ne recevrai plus de mon ami Georges ses interminables lettres, pleines de questions, de contestations et d'une réelle et virile amitié. Plus nous avançons, plus les amis se font rares. Raison de plus pour tenir à ceux qui nous restent.

Jacques BRION.

ADIEU PIERRE HENRY

« Je viens d'apprendre tardivement avec une grande émotion le décès de notre ami Pierre HENRY, suite à une grave opération, le 8 mai 1992, à l'âge de 76 ans. Aucun des anciens du 605 n'a oublié le camarade si sympathique, très présent, qu'était Pierre dans notre Kommando de Neumünster. Vif et actif, il fut un des principaux animateurs du groupe théâtral et il nous a laissé à tous le meilleur souvenir. Les habitués des retrouvailles du 605 ont eu à plusieurs reprises la joie de le revoir, toujours égal à lui-même. Pierre était veuf depuis vingt ans et n'avait pas d'enfants ».

L. CORTOT, 25360 Nancray.
Kommando 605.

COURRIER DE L'AMICALE

par Robert VERBA.

Nous vous remercions, Chers Amis et Amies, pour votre fidélité et votre grande générosité envers l'Amicale. Grâce à vous notre bilan de fin d'année a été satisfaisant. La seule chose que nous déplorons est la disparition de plus en plus grande de nos camarades ou celle de leurs compagnes.

Chaque fois que nous recevons un avis de décès et que nous devons en faire part sur Le Lien, c'est avec une profonde tristesse que nous le faisons, et malheureusement cette liste ne s'arrêtera pas de sitôt. C'est notre sort à tous, et nous n'y pouvons rien !

Pour en revenir à vos dons, ils sont surtout destinés à venir en aide à nos amis et veuves en difficulté matérielle. Aussi, une fois de plus, nous vous prions de ne pas hésiter à nous signaler les « cas » difficiles...

Nous vous rappelons que nos secours sont attribués dans la plus stricte discrétion et sont, bien sûr, réservés uniquement à nos adhérents.

Bientôt nous fêterons nos 50 années de PAIX et en attendant nous comptons sur vous le 15 AVRIL PROCHAIN à notre ASSEMBLEE GENERALE qui a lieu, comme les années précédentes à La Chesnaie du Roy.

En attendant bonne santé à tous, et surtout accrochez-vous pour que l'on se retrouve également en l'an 2000.

Merci toujours à :

BIZE Jean, 92800 Puteaux.
CHARPENAY René, 38000 Grenoble.
CHELOTTE Pierre, 58230 Ouroux-en-Morvan.
DURAND Roger, 26000 Valence.
 Mme **GUILLARDON Augusta**, 48200 St-Chely d'Apcher.
HADJADJ-MOREL Roger, 38390 Montalieu-Vercieu.
HUOT Pierre, 88430 Corcieux.
VOISON Robert, 88310 Cornimout.
ALBRAND Emile, 78690 Les Essarts-Le Roi.
BARBIER Georges, 62100 Coulogne.
BRICOUT Joseph, 49730 Varennes-sur-Loire.
COLOMB Roger, 45760 Boigny-s.-Bionne
ROBINET Léon, 28150 Montainville.
 Mme **Vve VALLI Joseph**, 20000 Ajaccio.
AUVILLE Léon, 10150 Pont-Ste-Marie.
BERTHE André, 51110 Boult-s.-Suipe.
BLIN Roger, 27200 Vernon.
CHARLOIS Roger, 89330 St-Julien du S.
DURY Pierre, 17160 Grury.
 Mme **GALTIER Blanche**, 91330 Yerres.
HUGUENOT Marc, 54220 Malzeville.
KAUFFMANN André, 49160 Longue-Jumelles.
MENIER Gaston, 92600 Asnières-s.-S.
PETETIN Raymond, 39520 Foncine-le-Bas.
POIRIER Noël, 88400 Gérardmer.
PONTIE Léon, 30100 Alès.
ROSE Léon, 06150 Cannes-La Bocca.
Dr. SAVELLI Francis, 20220 Ile Rousse.
SCHROEDER René, 75020 Paris.
BRIAUX Paul, 59370 M.-en-Barœul.
DULONG Albert, 49250 Beaufort-en-V.
GESLAND Paul, 83260 La Crau, en le remerciant particulièrement pour sa très grande générosité.
LEROY Georges, 7300 Boussu (Belgi.)
 Mme **LE MEE Marie**, 22000 St-Brieuc.
TISSIER Claude, 69470 Cours-la-Ville.
ZWARG Paul, 28410 Champagne.
AUDET André, 86180 Buxerolles.
DEMICHEL Albert, 42840 Montagny.
GABARRET Fernand, 64000 Pau.
MAGUET Denis, 71400 Autun.
PINLON Max, 33260 La Teste, qui a fêté ses 90 ans en gardant un excellent moral et n'est pas trop impatient de devenir centenaire, ce que nous lui souhaitons.
ARGUEL Emile, 12290 Segur.
BLANDIN Pierre, 35220 Châteaubourg.
FOUSSERET Pierre, 25000 Besançon.
GOUNGON Roland, 17600 Saujon.
JUNET Claudius, 69450 Saint-Cyr au Mont d'Or.
MEYNADIER Géry, 81100 Castres, que nous remercions doublement, comme notre ami **GESLAND**.
ALLAIN Jacques, 27200 Vernon, ancien P.G. de Villingen à qui nous souhaitons qu'il retrouve enfin sur notre journal les noms des anciens captifs qu'il a côtoyés à Sigmaringen, Wittlingen, Tailfingen.
 Mme **Vve Marcel BOURRONCE**, 47500 Mosenpron-Libos.
CHARTIER Emile, 91150 Etampes.
CHIEUS Edmond, 08300 Rethel.
CLOTTE Charles, 72100 Le Mans.
 Mme **P. CHRISTOPHE**, 45000 Orléans.
 Abbé **CRUGNOLA Gabriel**, 88200 Remiremont, que nous félicitons et remercions pour les lignes ci-dessous :
Le Lien, toujours le bienvenu
Et toujours attendu, lu, relu

Le voici, plusieurs fois l'année Il nous apporte toute l'amitié Et toute la fraternité Née en nos camps de prisonniers.

DELAFOSSE Jérôme, 59285 Cassel.
DEMONFAUCON Daniel, 36700 Clion-sur-Indre.
DUBOSCO Jean, 40280 St-P.-du-Mont.
DUMAY Maurice, 78300 Poissy, qui figure également au tableau d'honneur de nos généreux donateurs.
FREMY André, 75015 Paris.
GLEIZES Albert, 34220 St-Pons de Thomières.
GOVIN Serge, 28800 Bonneval.
 Mme **JOUILLEROT Gaston**, 25150 Bourguignon.
 Mme **NORMAND Paulette**, 80400 Ham.
 Mme **LECOMTE Suzanne**, 88700 Jeanmenil.
LELANDAIS Joseph, 14170 St-Pierre-sur-Dives.
LOUMENA Anselme, 64110 Jurançon.
MARGOTTET Emile, 02300 Chauny.
PALLUD Sylvain, 74960 Meythet.
SENEPART César, 59950 Aubry.
THOMAS Firmin, 21110 Genlis.
 Mme **VACHON France-Joseph**, 38380 St-Laurent-du-Pont.
VIGNEAU André, 33400 Talence.
ZABALZA Marc, 38, rue Louis Breguet, 33140 Villenave d'Ornon, désire savoir si parmi nos adhérents, il y en aurait qui ont fait partie du kommando de Telingsted Uber Heide? Notre fichier ne contient aucun des noms cités par lui.
 Nous souhaitons à notre ami **LEON ANCEMENT**, 54000 Nancy, d'être complètement rétabli après ses trois mois d'hospitalisation, et le remercions pour ses bons vœux.
 Merci aussi pour leur fidélité et leurs dons à :
ANDRE Edmond, 76240 Bon Secours.
ARGUEL Emile, 12290 Pont de Salors.
BERTHOLLET Jean, 26200 Montélimar.
 Mme **BOUTEILLE Marguerite**, 23400 Basmoreau-les-Mines.
 Mme **J.-B. BRESSON**, 88520 Ban de Laveline.
CHAREYON André, 07190 Pras-Saint-Pierreville.
DANTIN Adrien, 71200 St-Sernin-du-Bois
DECLERCQ Jean, 06160 Juan-les-Pins.
DEMAREST Jean, 17137 Nieuil-s.-Mer.
DRULIOLLE Joseph, 19700 Seilhac.
DESMERGERS Jean, 58000 Nevers.
DUPRE Paul, 77250 Villecerf.
FOURCASSIES Lucien, 33410 Laroque.
GAUBERT René, 78210 St-Cyr-L'Ecole.
GUILLOTEAU Louis, 45480 Chaussy.
JAUNEAU André, 41000 Blois.
KEK Alphonse, 28110 Luce.
LALLIER Maurice, 37210 Vernon-s.-B.
LOEB Georges, 75016 Paris.
MAJAC Michel, 75116 Paris, avec l'espoir que son second séjour à l'hôpital ne révélera rien de grave.
NASSOY Michel, 37000 Tours.
PILIERE Germain, 10390 Clercy.
PLANQUE Lucien, 94200 Ivry.
PONCIN Gabriel, 01340 Montrevel-en-Bresse.
RETAILLAUD Jean, 44260 Savenay.
SAMIAL Elie, 07310 St-Martin de Valamas.
VASLET Francis, 35460 Saint-Brice-en-Cogles.
VIUDY André, 38000 Grenoble.
ARDONCEAU Roger, 91300 Massy.
GREVOZ René, 1226 Thonex (Suisse).
PERALTA Louis, 11240 Mazerolles.
RICHARD Marcel, 77510 Rebais.
SITTERLIN J.-P., 67110 Reichshoffen.
BOUISSET Daniel, 64100 Bayonne.
POTTIEZ Charles, 7972 Bécail (Belg.)
AUBRY Maurice, 55140 Vaucouleurs.
CASTAGNE Roger, 87170 Isle.
CHARPENEL Julien, 26770 Taulignan.
DURAND Marius, 63000 Clermont-Fd.
ERNEWEIN Joseph, 51300 Vitry-le-F.
TREHEUX Roger, 78510 Triel-s.-Seine.
PORTE Bruno, 75011 Paris.
BERKOWICZ Bernard, 95320 Saint-Leu-La-Forêt.
 Mme **BRUNET Germaine**, 92190 Meudon
DAUBIGNY Henri, 72120 Avon.
DEMESSINE Roger, 18310 Gracay.
BRISMONTIER Maurice, 76000 Rouen.
BROSSE Jacques, 69510 Rontalon.
COURBARON Emile, 50310 Montebourg.
DEMANNY Georges, 67110 Niéderbronn-les-Bains.
FAUVEL P.-J., 54280 Sornerville.
FUREAU Claude, 17000 La Rochelle.
MERIC Joland, 11000 Carcassonne.
MEURLET Louis, 44420 Mesquer.
PAULUS Henri, 06110 Le Cannet.
 Mme **BERCHOT-RUGET**, 94410 St-M.
Dr DUPOUY Pierre, 33300 Bordeaux.
LAVAUD Charles, 24100 Bergerac, en ajoutant un bon anniversaire pour ses 92 printemps en février.
LENOIR Robert, 91650 Breuillet.
MAIRE Lucien, 85520 Jard-sur-Mer.
MARGOTTON André, 68200 Mulhouse.
Pion Virgile, 83700 Saint-Raphaël.
Dr SCHUSTER Daniel, 91230 Montgeron.
LE BONNIEC Yves, 22300 Lannion.
BRIN Lucien, 86170 Neuville de Poitou.
BRUNIQUEL Joseph, 09140 Oust.
CHABERT André, 38000 Grenoble.

FIRHOLTZ Hubert, 57260 Guéblange-les-Dieuze.
GUENARD Marcel, 76750 Buchy.
LEBLANC Louis, 21200 Beaune.
LEFEVRE Georges, 80000 Amiens.
MARIE Marcel, 77000 Melun.
NAPPEZ Michel, 25140 Charquemont.
TERRAUBELLA Joseph, 64000 Pau.
TOLINI Paul, 61300 L'Aigle.
VIDAL Roger, 81300 Graulhet.
APCHAIN Léon, 53000 Laval. Mal voyant depuis deux ans et mal entendant, par surcroît il vient de perdre son épouse. Nous partageons son malheur et lui adressons nos plus sincères et affectueuses condoléances.
BARRE Marcel, Foyer St-Pierre, 85670 Palluau.
BERTRAND Benoit, 42210 Montrond-les-Bains.
BESSOU Marius, 81170 Cordes.
BIROT René, 49510 Jallais.
BONNET Marcel, 39110 Salins-les-B.
BROCARD Roger, 06500 Menton.
CANAVESIO Adrien, 13400 Aubagne.
CARTIGNY Raoul, 59590 Raismes.
CHAPLAIN Georges, 37000 Tours.
 Mme **CHEVALIER Lucie**, 52130 Wassy.
COLLIN Roger, 52600 Haute Amance Hortes.
COUTELLE René, 75013 Paris.
DALLO Jean, 93190 Livry-Gargan.
DESBOURBES Claude, 71110 St-Didier, qui bien qu'étant seul depuis 10 ans, et malgré ses 86 ans, fait sa cuisine, son ménage et son petit jardin. Il souhaite à tous nos camarades de conserver un moral au beau fixe, comme le sien.
FLORENTIN Georges, 94100 Créteil.
FOSSAT R., 30200 Bagnols-s.-Cèze.
FRANÇOIS Paul, 24260 Le Bugue.
GAINARD Marcel, 72190 Coulaines.
 Mme **GEHIN Paulette**, 75014 Paris.
GENTY René, 11600 Pont-d'Ain.
GUERIN François, 06130 Grasse.
HAUSBERGER Albert, 52320 Gudmont-Villiers.
HERARD Germain, 10210 Chaource.
KLEISLER Roger, 93110 Rosny-s.-Bois.
LANGLA Pierre, 64190 Navarrenx.
LOITRON Robert, 27330 Champignolles.
MAILLET Michel, 27200 Vernon.
MAILLET Léon, 49250 St-Mathurin.
MARTY Félix, 82230 Monclar de Quercy.
OGÉ Charles, 57100 Thionville.
OZAN Robert, 91380 Chilly-Mazarin.
POISSON René, 17380 St-Crépin.
RAVEL Julien, 69260 Pollionnay.
DE ROECK Georges, 93190 Livry-Gargan
SOYEUX Roger, 02340 Moncourt.
THIRIET Raymond, 88600 Bruyères.
TRINQUE Bernard, 32100 Codon.
VICARIO André, 95240 Cormeilles-en-P.
WIELGOWLSKI Félix, 13400 Aubagne.
ANTOINE André, 10500 Brienne-le-Ch.
AURIOL Elie, 81570 Sémalens.
 Mme **BEAL M.-Antoinette**, 42660 Saint-Genest-Malifaux.
BERTHOUD Bernard, 28340 La Ferté-V.
BOUCHER Emile, 89740 Cruzy-le-Chatel, en lui souhaitant un bon rétablissement.
CASSANT Roger, 47110 Ste-Livrade-sur-Lot, avec l'espoir que son épouse soit bien remise de son intervention chirurgicale.
CAZALOT Robert, 64360 Monein.
CAZE André, 89600 St-Florentin.
CHAPERON Pierre, 42450 Sury-le-C.
CLERGEOT Roger, 10000 Troyes, en espérant que sa dépression ne soit plus qu'un lointain souvenir.
CORMIER Georges, 29160 Crozon.
DUMAS Michel, 19140 Uzerche.
 Mme **FAURAN France**, 63320 Champeix.
GAILLARD Joseph, 74000 Annecy.
GENDRON Louis, 35430 St-Suliac.
GUINET Louis, 69360 St-Symphorien-d'Ozon.
 Mme **HALLEREAU Joseph**, 44330 Vallet.
JEANTET Louis, 74910 Seyssel.
 Mme **LEGON Félicie**, 74130 Bonneville.
 Mme **LEVEAU Marcel**, 94170 Le Perreux-sur-Marne.
 Mme **LOGEARD Jacques**, 92210 St-Cl.
MARILLAUD André, 79320 Moncoutant.
MARION Louis, 71100 Chalon-s.-Saône.
MARLANGEON Emile, 88500 Mirecourt.
MARTIN Pierre, 37320 Evres.
MAURICE Jean, 16480 Brossac.
MESNIER Maurice, 06530 Peymeinade.
MOLLET André, 59400 Cambrai.
NOGIER Léon, 07110 Vinezac.
PAPONNEAU Marcel, 47200 Marmande.
PASCAL-VALETTE Fd, 38500 Voiron.
PATATIN Raymond, 85490 Benêt.
PERNOT Alexis, 90800 Buc.
PERRET Joannès, 42120 Le Goteau.
PEURIERE Joannès, 42153 Riorges.
PRADELLE André, 21110 Genlis.
ROUGET Jean, 21000 Dijon.
SAGUET Hubert, 51240 Pogny.
TRIGANNE Emile, 49350 Gennes.
VAUGIEN Charles, 52000 Chaumont.
VIRET Fernand, 74150 Moye-Rumilly.
 Mme **WATELET Marthe**, 78600 Maisons-Laffite.
BURTON René, 57130 Ars-s.-Moselle.
DECLERCQ Jean, 06160 Juan-les-Pins.
GUERBERT Jules, 57380 Faulquemont.
LEVASSEUR Marcel, 75020 Paris.
 Mme **ORLANDUCCI Anne**, 20600 Bastia.
BESSOU Marius, 81170 Cordes.
BIROT René, 49510 Jallais.

GOBET Paul, 21430 Manlay.
SAMSON Maurice, 94230 Cachan.
VALDENAIRE René, 88310 Cornimont.
BARRE Albert, 75012 Paris.
BRACONNIER Louis, 75012 Paris.
CORTOIS Lucien, 25360 Nancray.
 Mme **GAMBY Jules**, 71850 Charnay-les-Mâcon.
MANCINI Louis, 38320 Eybens.
POUDEVIGNE Jean, 07120 Pradons.
ROUZEAU Lucien, 17000 La Rochelle.
CAVALLERA Fred, 13120 Gardanne.
DELSOL François, 66690 St-André, avec qui nous partageons sa douleur et celle de son épouse, pour la perte de leur fils bien aimé décédé le 3 décembre dernier. Nous leur adressons nos sentiments de profonde sympathie et nos très tristes condoléances.
FOURNIER Jean, 17570 Les Mathes.
GAUTHIER René, 86000 Poitiers.
GRANGE Jean, 69006 Lyon.
LAVEZAC René, 81600 Cadalen.
DUMURET Hector, 59490 Somain.
LASSIDOUET Louis, 33470 Gujan-Mest.
LEFORT Joseph, 44300 Nantes.
 Mme **LEPOIVRE Raymonde**, 14100 Lisieux.
 Mme **LESAGE Ernest**, 02120 Audigny.
PINSARD Valentin, 56330 Camors.
RAVEL Julien, 69290 Pollionnay.
TRIBOUILLARD Edouard, 14000 Caen.
 Mme **BONNIN Lucie**, 17100 Saintes.
JACQUES François, 55110 Sivry-s.-M.
 Mme **ROUDIER Aimée**, 30670 Aigues-Vives.
GELORMINI Martin, Prunelli di Fiunmorco.
GONDRY Auguste, 19270 Donzenac.
GUERRIER Albert, 79100 Oiron.
SONNEY André, 39130 Clairvaux-les-Lacs.
AVRIL Raymond, 85400 Luçon.
 Mme **Vve PIUMATTI Oreste**, 93800 Epinay-sur-Seine.
PRADALIER Joseph, 12190 Estaing.
GEHAN Jacques, 79200 Parthenay.
GUY Maurice, 69008 Lyon.
PROST Gaston, 74200 Thonon-les-Bains
DUPREZ Michel, 59200 Tourcoing.
COGER Alexandre, 72000 Le Mans.
ASSEAU Léon-Charles, 75015 Paris.
AUTHIER Paul, 25370 Métabief.
BEAUBOIS Julien, 18000 Bourges.
ABADIE Roger, 65000 Tarbes.
BOULANGER Louis, 10110 Bar-s.-Seine.
CHAUVEAU Henri, 49330 Cherré.
CHIPAUX Edmond, 02840 Athies-sur-Laon. De nos jours et à nos âges un petit oubli est facilement pardonnable et, cher ami, il n'y a pas de quoi se vexer. Merci pour ton don.
 Mme **DENOGENT Fd**, 77640 Jouarre.
DUVAL René, 95160 Montmorency.
ESPINASSE Auguste, 49160 Longue-Jumelles.
GUERARD Raymond, 14240 Sept-Verts.
 Mme **LE NADER Yvon**, 29950 Clohars-Fouesnant.
MARCHAL François, 88510 St-Florent.
POGGI Charles, 20217 Eloyret, à qui nous souhaitons une meilleure santé.
SAI Gaspard, 88600 Bruyères.
SAMUEL Herbert, 57157 Marly.
TRINQUET Fernand, 91610 Ballancourt, que nous félicitons pour son bon moral malgré son arthrose, et lui souhaitons à l'avance un bon anniversaire pour ses 92 ans.
 Mme **BOUTIN Marie**, 35290 Quedillac.
JOLLY Marcel, 85300 Challans.
NAMROD Etienne, 95520 Osny, qui écrit : « Amis des stalags nous resterons plus que jamais, car il faut que les bons l'emportent sur les méchants qui pourraient sans arrêt les efforts conjugués des braves gens. J'espère et souhaite que notre Amicale tienne encore longtemps le coup ! »
 Nous partageons ton espoir, cher Etienne, et comptons bien nous rassembler encore longtemps après l'an 2000. Merci pour ton don.
VEYRIERES Albert, 33240 Salignac.
BORGEL Fernand, 74000 Annecy.
DUVAL René, 95160 Montmorency.
CHAUVEAU Henri, 49330 Cherre.
 Mme **LAGUERRE Marcelle**, 33300 Bordeaux.
PELFRENE Bernard, 76370 Neuville-les-Dieppe.
TRINQUETTE René, 52190 Océcy, avec l'espoir que lorsqu'il lira ce Lien, il pourra enfin marcher normalement.
JEAN Pierre, 30600 Vauvert.
GUILLOU J.-Louis, 78300 Poissy.
LECLERCQ René, 58000 Nevers qui ajoute à ses bons vœux et à son don, l'assurance de son indéfectible amitié et fidélité.
CHAPON Henri, 77760 Larchant, qui a eu beaucoup de soucis en 1992, particulièrement dus aux mauvais soins apportés à son épouse à la suite d'une sciatique : 3 mois dans un semi-coma et 3 mois de rééducation !
 On aura tout vu ! Enfin, elle va mieux ! Et encore merci pour ton don.
CHENEAU Albert, 44330 Mouzillon.
CLERGEOT Roger, 10000 Troyes.
FRANCESCHI Joseph, 20228 Cagnand, qui nous prie de transmettre ses meilleures amitiés à notre ami PERRON et sa famille.
GAVOILLE Louis, Lux, 71100 Chalon-sur-Saône.
IMBAULT Albert, 45310 Gémigny.
LEFRANÇOIS Paul, 14450 Grancamp-Maisy.

ROUBILLE Joseph, 63340 St-Germain-Lembron.

LAGUERRE Maurice, 54780 Giraumont, qui écrit : « Je souhaite à tous une bonne et heureuse année 93, peut-être avec un peu de retard, mais le cœur y est. Que de problèmes, maladie et décès de ma sœur âgée de 90 ans. Elle avait beaucoup œuvré pour le passage des évadés, dont je faisais partie en fin septembre 1941, évadé du V.B.

« Cher Robert VERBA, j'attends toujours la parution de ma photo du kommando de Schuseningen JSMET. Il y avait sur la photo : Choumeurthe, Ubelman, De-

launay, Kontler, Kloecke et moi-même Laguerre. C'est la deuxième photo en date du 29 juillet 1991.

J'espère qu'un jour je la verrai dans Le Lien. Je m'excuse si je suis un peu bref.

« Recevez mes salutations amicales, d'un ancien du V.B ».

« J'ai oublié de donner le nom de ma sœur : Mme Henriette CORDIER ».

● Note de J. T. :

« Je n'ai jamais vu la (ou les) photos dont tu parles ! Comment expliquer cela, je ne sais pas... Excuse-moi / Si (?) tu en as une autre, adresse-la moi directe-

ment : M. J. Terraubella, 3 bis, rue des Dames de Saint-Maur, 64000 Pau ».

CARNET NOIR

C'est toujours avec une profonde tristesse que nous apprenons, parfois avec beaucoup de retard, la disparition de nos amis :

DONNET François, 37300 Joué-les-Tours, décédé à l'âge de 79 ans.

JOUILLEROT Gaston, 25150 Bourgui-

gnon, décédé le 14 juillet dernier.

NORMAND André, 80400 Ham, décédé le 2 juin.

LECOMTE Clément, 88700 Jenmenil, décédé le 6 septembre 1992.

BEAL Pierre, 42660 Saint-Genest-Malifaux.

LENADER Yvon, 29950 Clohars-Foues-sant.

A leurs épouses, à leurs familles, à leurs amis avec qui nous nous associons de tout cœur à leur peine, nous adressons nos très sincères condoléances.

Le coin du 852

Mon dernier article ayant paru dans le journal de juillet-août 1992, je pense que vous devez vous demander ce que je deviens et s'il ne m'est pas arrivé quelques ennuis de santé m'ayant empêché de poursuivre la parution de mes articles qui, je dois bien l'avouer, n'ont pas une périodicité bien réglée. Il n'en est rien, je vous rassure tout de suite et si les années continuent à s'accumuler sur mes épaules (87 ans en octobre prochain) cela ne m'empêche pas de poursuivre mon bonhomme de chemin sans trop d'accrocs en cours de route. Certes, je continue à supporter chaque jour les manifestations de l'arthrose sur mes articulations. A chaque fois que j'évoque ce problème on me répond invariablement que l'arthrose est un signe de longévité extrême. Alors, je remets mes douleurs dans la poche et mon mouchoir par dessus.

Il est évidemment bien tard pour vous offrir tous mes vœux pour 1993, mais comme on a l'habitude de dire « Mieux vaut tard que jamais » alors je vous adresse quand même tous mes souhaits les meilleurs et les plus sincères à vous tous et à tous ceux qui vous sont chers et qui vivent avec vous. Santé, bonheur et plein de bonnes choses dans tous les domaines.

Je n'aime pas commencer mes articles par l'annonce d'un décès et pourtant, cette fois-ci, je suis obligé de le faire en vous signalant la mort de la mère de Mariette DEHOSSAY, l'épouse de notre ami Marcel, et qui s'est éteinte à 93 ans alors qu'elle venait d'être hospitalisée pour des problèmes respiratoires dus à un œdème des poumons. Nous adressons à Mariette et à Marcel toutes nos condoléances et les assurons de toute notre sympathie en cette pénible circonstance. En dehors de ce deuil, nos amis sont contents de voir leurs petits enfants poursuivre leurs études dans de bonnes conditions.

Mme Bernard VILLETTE n'a pas eu beaucoup de chances l'an dernier. Après une opération de la vésicule biliaire au mois de mars, en novembre, elle a eu une artérite de la jambe gauche plus une phlébite après. On comprend qu'elle se remet doucement de tous ces avatars. Heureusement, elle a des satisfactions avec les petits enfants qui grandissent, 18 ans, 15 ans et les jumeaux 9 ans.

De son côté, Mme Paul BEAUMIER a accueilli avec joie une petite Sarah, petite fille de son fils Jacques, et sa fille Geneviève se prépare à être grand-mère en mars prochain. La vie continue.

Quant aux amis GOBILLARD et MARTIN, les fidèles de toujours, avec lesquels j'ai le plus souvent des relations surtout téléphoniques mais qu'il m'arrive parfois de rencontrer lorsque mes pas m'entraînent vers la Champagne ou le Périgord, tout n'a pas toujours été sans nuages. Jean et Marinette MARTIN, partis en Italie avec un voyage organisé, ont vu leur périple s'arrêter au bout de trois jours, Marinette étant tombée à Rome et se cassant le col du fémur. Rapatriement sanitaire et retour en France accompagnés par un médecin italien. Beaucoup de perturbations qui s'estompent progressivement et Jean qui se paye une bronchite pour fêter (?) son retour en France.

Heureusement chez les GOBILLARD tout se passe normalement avec simplement les ennuis habituels des personnes qui n'ont plus vingt ans.

Et les autres ? Oui, les autres et d'abord ceux qui pendant un temps plus ou moins long ont donné signes de vie et qui l'an dernier ont été plus silencieux, et puis ceux dont les apparitions ont été fugitives, René BAZELLE, Marcel DIETTE, Simon BROUSSE, Gabriel LUTINIER, Francis GOGER, Joseph ROUX, Georges LEFEBVRE, qu'êtes-vous devenus ? Je n'ai pas voulu allonger de trop la liste de ceux que j'ai connus et qui ont oublié de se manifester en 1992, mais je pense que lorsqu'ils liront cet article ils se feront un plaisir de me donner de leurs nouvelles pour que mon prochain article puisse parler d'eux.

Merci d'avance et à bientôt.

René LENHARDT.

Sigmaringen - Engelswies

Chers Amis, au cours d'un reportage de COUSTEAU sur le Danube, nous avons revu « notre » château de Sigmaringen nous remémorant de tristes souvenirs. Puis, dans le « Lien », au Courrier de l'Amicale, la majorité des gars du kommando y sont inscrits, fidèles au règlement de la cotisation : PIETRA Jean, LIEGEON Paul, LAIGNEL Lucien, PORTAL André, LECOMTE Maurice, les Docteurs CESBRON et BATAROIERE de mon département. J'y apprendis que le Docteur RICHARD est parti habiter à La Rochelle.

LEQUELEC Jean, de Carnac, désire vendre son immense maison en appartements, avis aux amateurs des bords de mer. Notre ami Lucien LAIGNEL doit avoir terminé sa rééducation et va reprendre son jardinage chez lui et chez son fils Pierre. Le « Grand » André GUENIOT a des problèmes avec ses genoux et il craint l'hiver...

Je viens de recevoir à déjeuner le miraculé ALI Jean, il tient la petite forme et le moral fait le reste ; moi je suis en chimio quatre jours tous les mois, une petite forme entre les cures. C'est notre vétéran le plus robuste Marcel AUBERT, à 80 ans, il va à Toulouse, 800 km en dix heures avec sa BX. Chapeau SERGENT !

Mes amitiés à vous tous.

Maurice LECOMTE,

KOMMANDO 605



Au reçu du n° 485 de notre cher Lien, nous avons eu, Madeleine et moi, dans notre retraite et notre solitude, un rayon de soleil. Car en le parcourant avec bonheur et impatience, j'ai remarqué dans le Courrier de l'Amicale les noms de : Baudier, Chemarin, Courdat, Cortot, Mme Hallereau, Mancini, Martin P., Messelier, Napez, Paris, Serrette, et Mme Nougel.

Certains de ceux-là avaient répondu présent à nos appels de 1965, et nous nous étions retrouvés à « La Reine Pédaque ». Ils sont restés fidèles à l'engagement pris alors, de se revoir ou de s'écrire. Certains

autres ont hélas disparu... ou sont tombés dans l'oubli ! A cela, nous ne pouvons rien, la vie est ainsi faite. Il ne reste donc plus, encore une fois, qu'à rendre hommage à la fidélité, demandant qu'on maintienne cette liaison du souvenir de la captivité. Soit en écrivant à l'Amicale soit à moi-même : Roger LAVIER, 10, rue Neuve des Mourinoux, 92600 Asnières. Cela me reconfortera, ainsi que mon épouse, dans l'adversité qui est la nôtre actuellement. / Fraternelle accolade à tous.

R. LAVIER.

Roger BERERE

10, Place Carnot

71700 TOURNUS

Tél. 85 51 01 17

Monsieur le Président et Cher Camarade,

Adhérent à notre Amicale depuis de nombreuses années à l'instigation de notre camarade Paul DUCLOUX de La Guilche (S-et-L.), je vous adresse sous ce pli, en un chèque de la B.N.P. ma cotisation 1993.

D'autre part j'ai pensé que dans l'un des prochains numéros du Lien il vous serait peut-être possible de publier la photo ci-jointe prise au Kommando disciplinaire de Bochorn n° 1154, le 1^{er} juillet 1941.

J'étais alors dépendant du Stalag XC situé à Nienburg-sur-Weser puis ensuite XB à Sandbostel où j'avais été muté en juillet 1940 comme tant d'autres camarades.

Cette photo regroupe le Stube 7 et je peux donner les noms et prénoms des auteurs (photo obligatoire par chambre, un dimanche après-midi bien sûr :

DUBOIS Maurice, sergent ; GRANIER Jean, sergent ; MOREAU Louis ; CLAVERIE Pierre ; BERNAI Kléber ; CARMOY Paul, sergent ; FERREBCEUF Baptiste ; HOULES Raymond, sergent-chef (décédé) ; COUSIN Jacques ; HUARD Paul ; MARTIN Jean ; LEPAGE Marcel ; PIEGER-MAIN Henri ; BOUDIS Robert ; TINTENIER Léon ; ROUZEAUD René, sergent ; BERERE Roger (moi-même, dans le haut du premier rang, dans l'embrasure de la porte à droite) avec le béret du 6^e B.C.A. (N° 57892).

Lecture

S'il en existait encore dans votre fichier, ou se révélerait par le journal, je serais heureux de pouvoir entrer en contact avec eux.

En vous remerciant à l'avance, et en vous présentant à vous même, à toute l'équipe de rédaction et aux membres de l'Amicale mes meilleurs vœux pour l'année nouvelle, je vous prie de croire Monsieur le Président et cher camarade, à toute ma sympathie et à ma cordiale amitié P. G.

Donc, les deux galons rouges de caporal sur sa manche, Jean Droit s'en va-t-en guerre, sans rechigner devant le devoir qu'on ne discute pas, laissant derrière lui, comme des millions d'autres au même temps, en divers lieux, tout ce qui faisait sa vie : « Mon pays d'adoption, la Belgique ; Mons et son vieux beffroi carillonnant ; les plaines brabançonnaises paisibles sous la lumière de l'été, la Flandre et son horizon sans fin : je quitte tout ; j'y laisse tout ». On songe à Pégyu quittant Paris le même jour... Quand Droit note dans son carnet le 1^{er} septembre :

« Les ravitaillements ont lieu sur la route de Buissoncourt à Harancourt et, parfois, une « marmite » apporte aussi sa part au festin, nous distribuant avec libéralité tout ce que la métallurgie de la Rhur fait de mieux comme acier ; à quelques heures près, l'auteur du « Mystère de la charité de Jeanne d'Arc » et des « Cahiers » tombait à la tête de sa section à Villeroy.

Lire Jean Droit, c'est entrer de plain-pied dans l'horreur, vécue, acceptée par des hommes fiers, au courage tranquille, à la détermination assurée, des hommes « qui ont acquis un mépris absolu de l'existence », qui participent à de grandes batailles sans même le savoir... Les fortes images de ce court récit, piqué ici et là d'humour noir, poignent le cœur et l'âme. Si j'osais, je dirais de ce livre de guerre qu'il est écrit de bout en bout « à la française », c'est-à-dire avec élégance, avec mesure. Je vous le recommande.

J. Terraubella.

Français de Belgique, Jean Droit, le 2 août 1914, rejoint le 226^e R.I., le régiment de réservistes du 26^e R.I. de Nancy, avec pour sergent viatique, ces fières paroles de son père qui l'accompagne à la guerre :

« Ton arrière-grand-père, Arnould Droit, a été amputé à Landau, après avoir été blessé au pont d'Elchingen, près d'Ulm. Il était parti à seize ans. J'ai fait 70. Tu continues. C'est normal ».

HISTOIRE

L'époque de l'armée française d'Orient nous semble bien lointaine. Pourtant, elle nous revient toute proche...

La présence de soldats français à nouveau sur le sol de l'ancienne Yougoslavie n'est pas sans rappeler la dure campagne menée par l'Armée française d'Orient (A.F.O.), de 1917 à 1918, lors des affaires d'Albanie, du lac de Presba, de la défense de la Grèce et de la difficile traversée de la Serbie.

Par le truchement d'un petit opuscule intitulé « Historique du 157^e Régiment d'Infanterie », publié en 1922, il nous est permis de découvrir les mouvements de ce régiment débarqué en renfort de l'A.F.O. à Salonique, le 5 janvier 1917. Le récit émouvant de son odyssée sur la terre d'Orient et de la zone Balkanique, mérite d'être rappelé près de quatre-vingts ans plus tard, ne serait-ce que par respect pour les soldats valeureux de ce régiment et de leurs chefs, quasiment abandonnés à leur sort, sur un théâtre d'opérations éloigné de milliers de kilomètres de la Mère Patrie.

Mouvements - Engagements - Emplacements du Régiment.

Nous les relevons, énoncés sèchement et sobrement, suivant la terminologie militaire — laquelle ne laisse pas place aux sentiments — dans le journal de marche des unités.

« Le régiment occupe les positions de Monastir jusqu'à l'offensive du 25 septembre 1918, sauf pendant la petite période (avril) au cours de laquelle il (le régiment) prend part aux affaires d'Albanie (OKRIDA). Le 25 septembre, offensive du régiment. Prise des positions ennemies au nord de Monastir. Marche en avant à travers la Serbie et la Bulgarie. Arrivé au Danube, Vidim - Lom - Palanka (22 octobre 1918). Le 26 octobre le 157^e R.I., laissant deux bataillons dans ces deux places, lance en avant un bataillon de manœuvre, qui, par Zadecar, le col de la maison forestière (Vrh - Planina) arrive à Jacovitz (province du Timok) puis à Petrovatz. De là, faisant partie d'une colonne légère, reçoit l'ordre de se diriger sur Orsova. L'armistice trouve ce bataillon en marche sur Maidenpek (12 novembre) et les deux autres bataillons à Vidin et Lom-Palanka. A partir de ce moment les trois bataillons viennent se grouper en Hongrie, à proximité de la ligne de démarcation Serbo-Hongroise. A Baja (2 bataillons) et Zapadka (1 bataillon). »

Mais l'Historique du régiment signale aussi, outre les hauts-faits d'armes de nos soldats, et ils sont nombreux, les souffrances endurées avant — pendant et après les combats — sans répit, les hommes ont eu à faire face aux difficultés du terrain, à l'abandon dans lequel ils ont été laissés. Aux souffrances physiques qu'il a bien fallu supporter vaillamment, le climat et les maladies ont eu raison des natures les plus résistantes, venaient s'ajouter les souffrances morales. Les nouvelles de France étaient rares et parfois angoissantes. Pas de permission, pas de réconfort. Une vague de tristesse s'empara parfois de ces hommes éloignés...

Il faut vaincre l'armée Bulgare. Des mois seront nécessaires pour y parvenir, exigeant des déplacements pénis-

bles, toujours à pied. Le 157^e R.I. précédemment engagé sur le front de France, avant son envoi à l'A.F.O., avait déjà donné les preuves de son énergie et de son allant. Il lui fallait continuer, connaissant tout à tour la neige sur les pitons, le soleil de feu dans la plaine et sur un sol rocailleux dépourvu de toute végétation. Nuées de moustiques, chaleur accablante, tel est le lot du soldat sous ce rude climat aux variations brusques.

La 11^e armée allemande épaula l'armée Bulgare, elles seront vaincues toutes deux et capituleront le 6 octobre 1918.

Si une page glorieuse a été inscrite par nos soldats, c'est au prix d'atroces souffrances que n'a pu cacher le commandement.

Le 30 octobre 1918, le 3^e bataillon arrive au col de Banja après avoir repassé à nouveau la frontière Serbo-Bulgare. Il se lance dans la traversée des monts Golubinja, à 1.400 mètres d'altitude. La piste n'est plus qu'une série de foudrières où, soldats, voitures et mulets s'embourbent complètement. La neige tombe et les vêtements de toile kaki ne réchauffent guère les membres endoloris. Ils protègent bien mal les pauvres malades atteints de la grippe, qui suivent à grand peine et aux prix de souffrances inouïes.

Le courage montré par les hommes du 157^e R.I. est vraiment digne de la plus haute admiration et de la plus entière reconnaissance.

Le col, qui a trente kilomètres, a été franchi en deux étapes et l'image du bivouac de la Maison forestière restera profondément gravée dans la mémoire de ceux qui ont fait cette randonnée.

Quelques jours plus tard, les fatigues sont momentanément oubliées car le ravitaillement est abondant grâce aux libéralités des habitants. A Petrovatz, la population Serbe fait aux soldats français un accueil enthousiaste.

La nouvelle de l'Armistice avec l'Allemagne arrive le 11 novembre au soir. On sait avec quel enthousiasme la Victoire a été accueillie par les Poilus et le peuple de France et les fêtes auxquelles elle a donné lieu. Il n'en fut pas de même chez les hommes du 157^e R.I. qui venaient de marcher sans arrêt depuis le 24 septembre 1918. Tantôt par une chaleur accablante, tantôt dans la neige, privés d'approvisionnement, sans nouvelles du pays depuis deux mois. La plupart n'ayant plus ni chemises, ni pantalon, ni capote, la nouvelle de l'Armistice, pourtant joyeuse, a été apprise avec stupeur et presque sans enthousiasme.

Le régiment n'en peut plus, mis au repos, les effets de la démobilisation commencent. Le 29 août 1919, le régiment est supprimé sur place en Orient.

Reste le souvenir des glorieux camarades tombés au Champ d'Honneur.

Quel régiment était le 157^e R.I.

La conduite de ce régiment, aussi bien sur le front français, qu'en Orient, a été exemplaire. Il mérite que l'on s'intéresse à ses origines et à son histoire durant la guerre, inscrite à tout jamais dans les plis de son drapeau.

Le 157^e R.I., composé de Lyonnais et d'Alpins, a été mobilisé dans la 14^e région militaire, formant l'armée des Alpes à la mobilisation. Il occupa un temps la région du

col de Larche, puis transporté le 15 août 1914 dans la région de Belfort.

Entré en opération sur le front d'Alsace, il reçoit le baptême du feu et enregistre ses premières pertes. Elles seront sévères au cours des cinq derniers mois de l'année 1914. On dénombre après les combats menés en Alsace, dans les Vosges, en Lorraine et en Belgique 986 tués (17 officiers, 63 sous-officiers et 906 caporaux et soldats).

La suite du périple du régiment jusqu'à sa dissolution figure, outre le total détaillé de ses pertes, sur le tableau annexe, qui pourra être utilement consulté.

Après tant d'abnégation, pour la défense de la liberté, on peut s'étonner qu'à l'issue des hostilités, le régiment n'ait reçu pour toute récompense que la Croix de guerre.

De belles citations lui ont été attribuées retraçant le côté brillant de l'héroïsme du Régiment, et le rédacteur de son Historique a eu raison de le souligner en y ajoutant :

« Soldats, inclinons-nous devant le destin qui a voulu que la dernière page de notre histoire ne fut pas une page rouge de sang, mais une page noire de souffrances, souffrances indicibles, héroïquement supportées jusqu'à la mort.

« Si le nom de la France justement honoré en Orient à travers les siècles sort de cette guerre encore plus grand et plus respecté, c'est à vous, anciens du régiment, qu'en revient le mérite, l'honneur et la gloire ; que chacun de ceux dont l'âme s'est exhalée soit sous le choc de la balle, soit le long du chemin dans les tourments de la fièvre, unis dans le même sacrifice, martyrs d'un même idéal, reçoive l'hommage de notre reconnaissance et de notre admiration. »

P. DURAND.

Au terme de son récit, P. DURAND évoquait en quelques lignes les bonnes relations que nouèrent entre eux, au cours de leur commune captivité à Villingen (V.B), les Français et les Serbes. Ce lointain passé, et la mémoire que nous en avons gardée, ne saurait un seul instant nous cacher l'incroyable conduite de guerre des Serbes aujourd'hui. Nombre d'entre eux doivent être les descendants de nos camarades des barbelés. Peut-être même certains de ceux-ci, au soir de leur vie, ont-ils pris les armes une fois encore ? Pour un combat et pour des raisons dont ils sont seuls juges... Mais nous estimons ici, dans ce journal, qu'une cause si fondée soit-elle, ne justifie pas l'emploi de n'importe quel moyen pour en assurer le triomphe. Ce serait absurde a posteriori les barbaries du passé, et personne ne doit vouloir cela.

J. TERRAUBELLA
(février 1993).

COTISATION 1993 !
N'OUBLIEZ PAS DE LA RÉGLER
vous éviterez la lettre de rappel.
MERCI.

Le coin du souzite

par Robert VERBA



Comme tout bon Français, et quoique jeune marié, Lucien effectuait son service militaire. Sérieux, il avait une conduite irréprochable, et au bout de six mois il fut nommé caporal, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir beaucoup de copains parmi les appelés.

Dès qu'il avait un moment de liberté il passait son temps à composer des vers destinés à son épouse chérie qui lui manquait énormément. Une chose qu'il ignorait, c'est qu'elle attendait un bébé, et quand il reçut la nouvelle de la naissance d'un garçon, il se précipita au bureau de son capitaine pour lui demander une permission. Ce dernier était en conférence avec ses sous-fifres et n'eut pas l'air d'apprécier l'irruption du caporal.

— Qu'est-ce que c'est que cette entrée en force, hurla-t-il, vous ne voyez pas que je suis occupé ?

— Excusez-moi, mon capitaine, mais je viens de recevoir une lettre m'annonçant la naissance d'un fils. Tenez, la voici, vous pouvez la lire.

— Ah ! bon, félicitations ! Mais en quoi suis-je concerné ?

— Eh bien, s'il vous plaît mon capitaine, je voudrais une permission.

— D'accord, je vous accorde 15 jours, et maintenant laissez-nous.

— Mais mon capitaine et ma permission ?

— La voilà, tenez, faites-la remplir par le chef comptable et maintenant dehors !

Après s'être mis en relation avec le capitaine, le comptable lui remit sa permission.

Quinze jours plus tard, en rentrant à la caserne, Lucien fut immédiatement convoqué par l'officier.

— Vous allez être puni pour avoir déserté l'armée pendant quinze jours.

— Mais c'est faux lui répondit Lucien, c'est vous qui m'avez donné une permission pour la naissance de mon fils.

— Qu'est-ce que vous racontez-là, je ne vous ai jamais donné une permission.

— Mais si mon capitaine, vous l'avez fait en présence de trois lieutenants de section.

Le capitaine appela immédiatement son secrétaire et lui demanda de faire venir les trois officiers qui, au bout de quelques instants, firent leur apparition.

— Il paraît, dit le capitaine, que j'ai remis une permission à ce caporal devant vous ?

— Je ne m'en souviens pas dit le premier, nous non plus dirent les deux autres.

— Mais, dit Lucien, vous avez même donné l'autorisation au chef comptable de la signer pour vous.

— Faites venir le sous-officier.

Il se présenta quelques instants plus tard et salua en claquant les talons.

— Vous m'avez fait demander, mon capitaine ?

— Oui. Vous aurais-je donné l'autorisation de remplir une permission pour le caporal ci-devant ?

— Non, mon capitaine.

— Alors, débarrassez-moi de cet individu et fichez-le au trou immédiatement !

Complètement abattu, Lucien se laissa conduire en cellule, croyant faire un cauchemar épouvantable.

Un quart d'heure plus tard, la porte s'ouvrit, et avec terreur il aperçut à nouveau le capitaine qui lui demanda en souriant :

— Alors, caporal, comment va le bébé ?

— Heu ! Heu !

— Allons, remettez-vous, et sortez d'ici. Je n'ai fait que faire subir une épreuve à mes subalternes pour tester leur obéissance aux ordres de leurs supérieurs.

Allez, vous pouvez rejoindre vos camarades.

HEUREUSE INITIATIVE

Avec le patronage du Centre de documentation pédagogique de l'Inspection académique du Havre, notre camarade Florent DELAERE, délégué départemental U.N.A.C. de la Seine-Maritime, 14, rue de la Roseraie, 76620 Le Havre, propose de septembre à juin de développer en milieux scolaires le chapitre « La captivité des prisonniers de guerre 1939-1945 ».

Cet aspect « vrai » du chemin de notre mémoire de captifs intéresse beaucoup les jeunes générations. Cela se déroule sous forme de réponses aux questions que les élèves posent, se référant à la nomenclature de l'œuvre du Professeur Yves DURAND, qu'ils ont loisir de consulter individuellement 48 heures avant l'exposé.

J'encourage d'autres camarades dans d'autres académies à multiplier ces contacts de générations qui sont le reflet d'une pédagogie positive de notre Histoire de France. Naturellement, Florent DELAERE est à la disposition des camarades qui solliciteraient des renseignements complémentaires.

Marcel SIMONNEAU.

Un des drames de la captivité

15 AVRIL 1943 — 15 AVRIL 1993

Le 15 avril 1943, dans la nuit, les sirènes retentissent. Il est 1 h. 30 et nous nous dirigeons tous vers les abris.

Depuis quelque temps déjà, les alertes ne sont plus des « alertes de harcèlement psychologique » et le matin, quand nous arrivons dans les entreprises où nous sommes affectés, on en constate les résultats (ruines fumantes).

Les « locataires » des baraques 1 à 6 vont à l'abri n° 1 dont l'entrée est proche — ceux des baraques 8 à 12, pour les mêmes raisons, à l'abri n° 2 qui a été réduit de moitié par une cloison en planches, depuis l'arrivée des K.G. russes. Nous sommes donc séparés d'eux pour éviter tout contact.

Comme Gaisburg est idéalement placé en bordure du Neckar, entre l'usine à gaz dont les feux brillent en permanence et l'usine Mercédès (pour servir de cible un jour ou l'autre) tout le monde se rend aux abris.

Un bruit plus violent que les autres nous fait sursauter et, quand la DCA cesse de tirer, les plus téméraires sortent de l'abri n° 1. C'est l'horreur...

L'entrée de l'abri côté Russes (en rondins et papier goudronné) est en flammes et, ne pouvant l'utiliser, les Russes poussent sur la cloison qui s'effondre et vont s'agglutiner sur les copains qui étaient au fond de l'abri. Le papier goudronné produit un gaz toxique dont furent victimes des curistes d'une station thermale du Sud-Ouest de notre pays en 1990.

En quelques instants, 257 Français et 143 Russes périrent asphyxiés.

Malgré tous nos efforts, ce ne seront que 400 cadavres que nous sortirons de cet abri.

La pendule du camp a été arrêtée par la chute de la bombe à 1 h. 50.

Texte rédigé par Roland MIGNOT, V A - V C,
le 13 octobre 1992.

ON NOUS COMMUNIQUE

« Ce dimanche 14 février 1993 a été célébré en la paroisse de Craponne (Rhône) dans la joie et la gratitude le 80^e anniversaire du Père Camille MULLER, ancien du V.B. à Villingen. La présence de quelques anciens : M. Daurel et son épouse (de Bordeaux), Maitenaz (de Romans), Reinouda (de Lyon) et les lettres de ceux n'ayant pu se déplacer — entre autres le chanoine Bris-montier — y ajoutaient le témoignage de la fidélité de "l'amitié P.G." »

A tous grand merci.

D^r LYATHAUD

(Sainte-Foy-les-Lyon).

« TOURLOUSINES!... »

(Ceux de 1939 - 1940) Roman inédit d'André BERSET.

CHAPITRE VII

Entre les gens de l'arrière et les soldats du front, même lorsque ce dernier semble tranquille, il y a une très grande différence... Ceux qui ne furent, longtemps, que des spectateurs ne pouvaient pas comprendre ce que les guerriers enfouissaient dans leur cœur amer.

Le 26 novembre, tous les incorporés de la classe 38, dont Antoine fait partie, passent officiellement « anciens » après quinze mois de service et presque deux guerres... Les pauvres n'auront même pas le plaisir d'emmerder leurs « bleus » puisqu'ils n'en auront jamais... C'est, là encore, une particularité qui les distingue des autres militaires... Néanmoins, pour eux, c'est une date quasi historique... René Brecht, qui ne crache pas sur la botoche prend une biture maison. On se demande bien avec quoi... Mais lui pour le faire accoucher, il faudrait lui chatouiller les pinceaux au chalumeau... Ce n'est pas un Lorrain pour rien... Manuge, qui pas plus qu'Antoine, ne coupe dans les entourloupettes du nouveau lieutenant, va trouver le caporal-chef :

— Ti, t'es eune p'tite merde puante, gorfordome !
L'autre porte le pet à l'officier qui transmet au capitaine, lequel convoque Manuge dans son bureau de l'abri de Soufflenheim... Antoine rassure son copain :

— T'en fais pas, c'est un chitimi comme toi ; il n'aime pas les michetons prêts à quimper au premier laïus qu'on leur dégoûille dans les feuilles en prenant ça pour de l'artichoke cash... Des dérivés de la cogiteuse impossibles à affranchir et qui vont jamais au fade. Il peut pas les saquer t'ê dis !

Le pire, c'est que c'est vrai... Le Capitaine Goudon, chef de la compagnie, n'aime pas les tordus qui l'entourent... Deux fois, déjà, il a demandé au général de le relever de ses fonctions... Alors ! Le Manuge, c'est sûr qu'il le comprend... Il se contente de lui cloquer quatre jours, sachant pertinemment qu'il ne risque pas de les faire, là où il est, avec, en prime, quatre paquets de tabac ; et il ajoute :

— Surtout, ne leur dis pas ce que tu penses, viens me trouver, ça vaudra mieux.

— Gorfordome, pour un bon piston, vous êtes un bon piston !

Le 30 novembre, les Russes, alliés aux Allemands, pénètrent en Finlande... Le combat est inégal... Disproportionné... « David contre Goliath » titrent les journaux, non sans ironie... Cela ne trouble pas outre mesure ce que nos troupes appellent les « planqués de l'arrière ». Tous les grands cafés ont leur orchestre qui titille l'oubli dans des saisisifs qui n'aspirent qu'à ça... Les restaurants sont bourrés... Ceux qui n'ont personne au front, ont l'air de s'en tamponner royalement de la guerre et des hommes qui y sont engagés... La bigorne, on la voit « fraîche et joyeuse », et surtout pas pour sa pomme... L'ennemi, c'est de la rigolade, tout le monde sait bien qu'il va calancher sous l'effet du blocus... Et puis, il y a la Ligne Maginot, du maous ! De l'impugnabile ! On est pépère, aux oignons, derrière ça... De toute façon, l'Etat paiera... C'est-à-dire leurs zigues, les tringlos, les rivetots, les goguenos ceux auxquels on parle moins souvent d'avantages que de leur foutre le motif, Biribi, Tataouine, le falôt, quinze pains, tas de pierres hyperitées pour larves dégueulbiques... Silence dans les rangs !

Messieurs les officiers se balladent sur les Champs... En tenue fantaisie... Ils se font mirer, admirer, chouillier par les donzelles énamourées... L'héroïsme se mesure au calibre arboré au ceinturon... Au nombre de galons dorés sur les manches... On toise les esclaves, les ruffians, les désespérados... Les ministères regorgent de monde... Tous les fils sont là... Bien sevrés, bien repus, plus les cousins, les voisins de palier, les titulaires, les air titule... Rien à foutre ils ont... Là dedans, ça papotte, ça parlotte, ça pépie, ça jacasse... Des futurs médaillés, mesdames ! Des futurs pensionnés ! Des bigrement silencieux pour jaspiner de leurs exploits... Plus tard, devant les lardons et les sous lardons... C'est pour ça qu'on la déglinguerait votre guerre, plus tard, les enfants ! Pour avoir l'air moins cloche en prétendant qu'elle n'a pas eu lieu.

Quand décembre arrive, les gelées deviennent épouvantables... Il neige... Tout est blanc... Nos gars des casemates en rotent dans le rock dans leurs petits blockhaus qui ne bénéficient pas du confort des gros ouvrages... Antoine rentre frigorifié de sa garde de nuit... Il réveille le suivant pour s'installer à sa place, car il n'y a pas assez de paillasses pour tout le monde ; mais Brecht vient le chercher, tous deux doivent partir en vélo pour Soufflenheim... C'est une décision du Lieutenant Lachère qui ayant appris que le pote de notre vedette possédait son brevet supérieur, l'envoie se faire inscrire au Peloton des Elèves Officiers de Réserve. C'est, pour lui, une occasion de disloquer ce tandem importun... Pour Antoine, il s'agit, plus prosaïquement, d'aller chercher une paire de groles et un uniforme potables.

Quand ils arrivent dans le patelin, ils ont leur petit succès... Pour les autres, ils sont des soldats de l'avant... Des combattants ! Ils sont d'ailleurs assez dégueulasses pour en avoir l'allure...

A l'abri de Soufflo, nos champions retrouvent pas mal de leurs copains du temps de paix plus veinards qu'eux... Guy Buttlering se pointe avec des cananches de Seidel... Gonaille, le louchébem, avec de la croûte... Retoile, le merlan, vient leur faire une tonte pendant qu'ils racontent leurs aventures... Hector radine avec des croquenots trop petits, mais il n'a rien d'autre... Rousset cavale soudoyer le magasinier, ce dernier ne marche pas dans la combine... C'est un « ancien » buté comme un pilier de cathédrale... Antoine va le trouver : — « Dis donc, peine à jouir, qui c'est qui va se farcir une tarte dans la gueule ? »

L'autre braille : — « J'peux pas, j'y ai dit, à Rousset, pour vous, y'a des tenues spéciales dites « de casemates » si j'en fous une propre, j'vais m'laver les finegoues ! »

— « Alors ! Noszigues faut qu'on crounisse cradignes ? Qu'est-ce qui m'a foutu ce bordel d'armée de culs merdeux ? »

Le titi doit, néanmoins se contenter d'une vieille

tenue à peine moins craspecte que les frusques qu'il rend... Furax il est ; des lavedus du 22 R.I. passant en bagnole qui ont le malheur de lui crier :

— Alors ! Les petzouilles, on maraude ? s'entendent répondre avec l'accent de Clignancourt :

— Gi ! On bigle après des caves chiasseux comme vos gnasses !

Quel répertoire !

Buttlering, toujours au bureau de la Compagnie, lui apprend que leur solde va passer à dix francs par jour... Cinq francs distribués toutes les deux semaines, le reste au moment du départ en perme... Antoine, ça le laisse rêveur.

Dix balles ! Ils ne se mouillent pas... Comme on se fait chier à cent francs de l'heure, on en sera encore de notre fouille.

Brecht revient désappointé, le tuyau du lieutenant était vaseux, le P.E.O.R. ne concerne que les réservistes... Sans doute pour se venger de leurs déboires, quand ils rentrent à la casemate, ils sont, tous les deux, beurrés comme des tartines normandes ; et beuglent des chansons obscènes à faire débouurer de trouille tous les schleus du Donau à la Mer Baltique.

Dans la casemate de Runtzenheim, Antoine se voit, enfin, confier une mission précise. Il devient Electro-Mécanicien de Ventilation ; c'est-à-dire le poumon de l'ouvrage. C'est lui qui surveille les moteurs Diesel... qui change les régimes suivant les circonstances... qui pallie aux incidents techniques... Qui entretient toute cette machinerie compliquée à la graisse consistante... Técalémit... Huile de burette... Pompe spéciale : les paliers, les axes, les clapets, les turbines, les manettes... Qui écoute les bruits de ronflements, de cliquetis... Qui contrôle les fusibles, les voyants, les témoins, les alternateurs, les obturateurs, les interrupteurs et le reste. Ça lui plaît... Ce n'est pas un boulot d'assassin ; mais, au contraire, un travail de survie... L'officier a dû penser qu'un tel zigomar ferait tout pour sortir ses camarades de la panade en cas de coup dur...

Il lui a aussi fait venir des tatanes... Des civiles, parce que des militaires on n'en trouvait nulle part. C'est sans doute les embusqués dans des burlingues qui se les sont farcies.

Le gars du courrier lui fait une proposition en apportant le paquet :

— Tu veux pas les miennes à la place ?

— C'est ça, mon gland, t'as vu tes pompes ? Elles baillent comme un gréviste !

CHAMPAGNE LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P. G. V B)

Manipulant

CHAMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix.

Pas vache, il lui reflète ses vieilles targettes... Justement, l'autre aperçoit un couple de rats décanillant de la baraque, des mastards, bien en muscles... Il s'exclame :

— Tu vas voir, je me les offre !

Il attrape les vioquardes babouches etc... Pof !... C'est parti... En plein dans le quart de Manuge ! Le chitimi qui ronflait allongé sur le banc, dans le réfectoire, voit son picrate lui dégouliner sur la cafetière... Il se redresse en pétard : — « Godfordome ! Es-tu con, ti ? »

L'autre hausse les épaules : — Bah ! Il est plein de bromure, ça t'aurait empêché de baisser.

Repflof ! La tartine lui revient dans la trogne... Y'en a, j'vous l'dis, qu'ont jamais intérêt à la ramener.

Le froid de décembre se fait de plus en plus vif... Monter la garde, dehors, devient un véritable match contre la congélation, les crevasses et les engelures douloureuses... Déjà, dans plusieurs ouvrages, des hommes ont été surpris en train de se chauffer dans la baraque proche au lieu d'assumer leur mission de vigilance. Le commandement du secteur donne l'ordre d'installer des braseros à côté des guérites où se trouvent les sentinelles... Quelles cibles pour d'éventuels adversaires... Avec le feu crépitant, le planton n'entend rien... De plus, la chaleur engourdit son attention... La guerre en mignonnette s'installe dans un confort de mauvais aloi. On se popotise... On s'embourgeoise... Se rabougrise... Se patafiole les méandres cervicaux.

L'Etat Major en est conscient. Pour éviter la lassitude, l'enlèvement moral, le ruminement perpétuel, l'empatement des articulations, l'amollissement des structures musculaires, il fait multiplier des théories cent fois ressassées, des corvées à la nécessité discutable, des travaux ne s'avérant pas indispensables ; sans très bien se rendre compte que, ce faisant, il les avachit encore davantage.

La mélancolie les assaille plus efficacement qu'une panzer division... Surtout que voilà les fêtes de fin d'année qui s'approchent, quand des guerriers commencent à rêver dans les coins, les yeux fixés sur des photos jaunies, c'est mauvais signe.

Surtout quand on arrive au vingt-quatre décembre... Moche de moche, il faut faire quelque chose...

Le caporal Dulaque braille dans le couloir de béton :

— Blavien !
— Ouais ? Qu'il marronne, notre loustic.

— Le lieutenant te demande dans son burlingue !
— On'est-ce qu'il me veut encore, ce racorni, pense Antoine déjà prêt à la bagarre ?

Il frappe à la porte de l'officier et, sans attendre la réponse, ouvre et rentre... Le deux ficelles écrit... Sans relever la tête, il demande : — Qu'y a-t-il qui ne va pas ?

Notre parigot le regarde surpris et interrogateur, qu'est-ce qui ne va pas ? Ben merde ! Tout ! Il est siphonné, ce vioc !

Lachère relève la tête, il voit notre énergumène aussi à l'aise qu'une méduse sur un tas de gélatine, et s'exclame : — Ah ! C'est vous !

Ben oui, qu'est-ce qu'il s'imaginait, que c'était déjà la Sainte Vierge avé le p'tit jasus ? Antoine nage dans l'incompréhension : — Oui, c'est moi ! dit-il, l'air aussi futé qu'un palmier sous la neige.

— Vous êtes Parisien ?

— Oui.

— Donc, démerdard ?
Notre titi a un sourire hilare.

— Je me défends !

Et encore tu ne sais pas tout, qu'il se pense en lui-même. L'officier reprend :

— Voilà, on vient de me demander, à la dernière minute, d'organiser, pour ce soir, à l'intention des casemates alentour, une petite fête. Pourriez-vous mettre cela au point ?

Un gargouillis sort de la gorge de notre gavroche... Il est marrant, ce mironton, il croit que ça se fait comme ça ! Il rétorque : — Pas si facile, en si peu de temps...

— Enfin, vous pouvez bien vous occuper de cela ! vous trouverez bien quelques copains ?

— Je vais essayer.

En sortant de là, notre gamin pouffe de rire... C'est la première fois qu'il lui est donné de réaliser ce dont il rêve depuis l'enfance, un spectacle ! Vite il fait le recensement de tous ses potes susceptibles de l'épauler : Manuge, Lada, Grazine, Brecht, Radir.

COTISATION 1993 !
N'OUBLIEZ PAS DE LA RÉGLER
vous éviterez la lettre de rappel.

MERCI.

Une demi-heure plus tard, il a terminé un poème speech s'appuyant sur le Réveillon... Tous les plaisantins du secteur ont été contactés par téléphone : les chanteurs, les monologues, les jongleurs, les prestidigitateurs, les blagueurs à froid...

Le caporal Dulaque ressortit :

— Le lieutenant te demande !

— Encore ! Il commence à me les briser, celui-là !

Il retourne dans le bureau de l'officier qui, tout miel, l'interroge en utilisant le tutoiement, cette fois-ci.

— Alors ! Tu as trouvé ?

Antoine lui donne la liste des participants, explique succinctement ce qu'il envisage, lui présente son poème.

L'autre le parcourt, il semble surpris, perplexe, contemple Antoine, puis lui dit :

— Mais... Enfin... Qui es-tu ?

— Moi ? Rien, un deuxième classe, comme tout le monde.

— Je n'en crois rien... Contrairement à ce que l'on m'a dit, tu es malin... Cela fait trois semaines que je t'observe... Tu passes toujours au travers des punitions... On te tend des pièges, et tu ne tombes pas dedans... Or, en cas de coup dur, j'ai besoin de compter sur des gars de ton acabit... Tu es un meneur, mais cesse de l'être dans le mauvais sens... Sais-tu où un gaillard comme toi excellerait ?

— Non.

— Dans les Corps-Francis !

Il n'y avait pas pensé, Antoine, les Corps-Francis, des types qui passent pour n'avoir peur de rien. Des fonceurs, des baroudeurs, des aventuriers qui ne s'embourbent pas de la hiérarchie plus que nécessaire... Il dit :

— Mais... Il n'y en a pas au Vingt-troisième ?

— On va en créer un... Je me suis porté volontaire, hélas ils ne veulent pas de moi à cause de mon âge et de mes gosses...

Il jubile, le jeune.

— Mais, mon lieutenant, moi je peux, il faut m'inscrire, je suis volontaire !

Dans le fond, l'autre, il ne demande que ça ; c'est le meilleur moyen de se débarrasser de ce casse-pieds avec les compliments des instances supérieures...

— D'accord ! J'en prends note.

Tous deux se quittent avec la conviction d'avoir roulé l'autre. En vérité, ils doivent être à jeu.

(Exclusivité « Le Lien » VB - X A, B, C.)

A SUIVRE.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 486

HORIZONTALEMENT :
I. - Médecines. — II. - Acidulant. — III. - Loser. — Var. — IV. - Tec. - Ecimé. — V. - Rur. - Repos. — VI. - Arec. - Plus. — VII. - iatic. — Are. — VIII. - Tien. — Enée. — IX. - Esseulées.
VERTICALEMENT :
1. - Maltraite. — 2. - Ecœurés. — 3. - Discrètes. — 4. - Ede. - Ciné. — 5. - Curer. — 6. - II. - Cep. - El. — 7. - Naviplane. — 8. - Enamourée. — 9. - Stressées.

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal 1^{er} trimestre 1993

Cotisation annuelle : 75 F donnant droit à l'abonnement annuel au journal.

Le Gérant : J. LANGEVIN

IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE